LA MUSIQUE

LES GRANDS CONCERTS

Tout arrive. A force de s'entendre répéter, chaque année, que l'incohérence et l'illogisme des affiches dominicales passaient toute mesure, les comités de nos associations symphoniques ont fini par nous donner satisfaction en groupant les œuvres de leur répertoire avec un peu plus d'ingéniosité et de goût. Les programmes ont maintenant un sens, une couleur, une harmonie, une unité. Que cette unité soit parfois obtenue par des artifices purement littéraires, que le lien qui noue la gerbe musicale soit quelquefois un peu fragile, c'est inévitable, mais cet effort vers l'ordre et la raison constitue un réel progrès.

L'émotion musicale est si fragile et si fugace qu'un rien suffit à la troubler et à la fausser. Un voisinage inopportun peut faire le plus grand tort à une œuvre d'art. Il est telles pages symphoniques dont les techniques orchestrales ne peuvent être rapprochées sans dommage. Les peintres connaissent l'importance capitale de l'accrochage de leurs toiles dans une exposition. Ils savent qu'un chef-d'œuvre peut être « tué » par son voisin, même médiocre. Pourquoi les musiciens seraient-ils seuls à se désintéresser du grave problème de la cimaise ?

Cette année, les concerts Colonne et Pasdeloup font de l'accrochage méthodique. Chez Pasdeloup on se livre à des synthèses géographiques : dimanche dernier, voyage circulaire en Espagne, hier, à l'Inférer de M. Berlioz, incursion en Russie. Chez Colonne, apothéose du folklore. Voilà qui est net et sans détours.

Le programme du Châtelet contenait une nouveauté curieuse : des chants populaires nègres interprétés par un ténor de couleur, M. Roland Hayes. Le commentateur officiel de la maison, mon excellent ami Charles Koechlin, dont les notices analytiques sont toujours si documentées et si impartiales, avait cru devoir présenter cette audition en citant une appréciation fort élogieuse d'Henri Bidou sur ces mélodies qui sont pour lui « le chant même de la souffrance humaine ». Mais pour nous permettre de les mieux goûter, Henri Bidou nous demande d'oublier « l'ignoble cacophonie des jazz-bands » qu'il qualifie de « basse parodie ». Je suis fermement résolu à ne pas suivre ce conseil, car je ne crois pas paradoxal d'affirmer qu'il y a beaucoup plus de joies musicales à retirer de l'audition d'un bon jazz-band que des grêles petits cantiques nègres dont on nous offrit la primeur.

Entendons-nous : ces trois chants religieux sont d'aimables mélodies, sans grande originalité ethnique, de carrure secrètement européenne, rendues exquises par la voix caressante de M. Roland Hayes et une orchestration très fine, très douce, très enveloppante, réalisée par d'adroits compositeurs blancs fort au courant des subtilités de l'harmonie moderne. Les pianissimo ravissants du ténor, son timbre délicieux, ses fenêtres murmures, les naïves mélodies qu'il soupire avec charme, forment un ensemble irrésistible. Mais si vous examinez de près la qualité d'inspiration mélodique de *Steal away*, par exemple, vous vous apercevrez qu'elle n'est pas très supérieure à celle des cantiques du R. P. Lamennais, grand spécialiste du genre, même pour l'exportation. Les sacrifier pour profiter la riche révélation rythmique du jazz-band serait, à coup sûr, un marché de dupes pour les musiciens délicats.

Le jazz-band n'est pas un charivari d'instrumentistes ivres. Les music-halls qui l'emploient pour donner un peu d'animation à leurs entr'actes l'ont peu à peu décoré d'un véritable sens où le spécialisant dans le fantaisiste. Le jazz-band est une féerie rythmique à qui le fracas n'est pas nécessaire. C'est une apothéose musicale de la nonchalance flexible, de l'ondulation serpentine de la trépidation contenue que l'on admire chez les danseurs noirs. L'emploi constant et raisonné de la syncope, les déplacements volontaires des accents rythmiques, les élisions de temps forts, les « contrepoints des rythmes » que réalise un bon *ragtime* sont des ressources précieuses. Un jazz-band qui joue pianissimo, avec netteté, précision et souplesse, crée un enchantement musical d'une qualité rare. Nos compositeurs modernes le l'ignorent point et beaucoup d'entre eux cherchent, en ce moment, à tirer parti de cette leçon pour assouplir l'ordre arithmétique un peu trop inflexible de notre symbole et de notre mélodie scolastiques.

Et malgré tout le talent de Gabriel Pierné, je persiste à croire que les grâces ondulantes de *By and by* auraient été plus persuasives encore si un chef d'orchestre plus sombre — qu'il n'aurait pas été indispensable d'habiller en général — en avait alangui imperceptiblement les rythmes syncopés avec ce léger et subtil rubato qui est celui du corps qui se balance avec une volupté secrète et qui enrichit une arabesque mélodique de toute la force élastique dont sont gonflés des muscles contractés dans un élan sans cesse réprimé. Je lance la malédiction d'Henri Bidou pour un horrible blasphème !...

Emile VUILLERMOZ.

LA C. D. R. A BERLIN

Les propositions du gouvernement allemand

BERLIN, 5 novembre. — La commission des réparations n'a pas tenu de séance aujourd'hui. Elle ne s'est pas réunie non plus avec le ministre des Finances et les secrétaires d'Etat, mais le gouvernement, suivant l'assurance qu'il en avait donnée, a fait remettre à M. Barthou les propositions du gouvernement allemand. Celles-ci avaient été envoyées au siège du comité des garanties et non à l'hôtel Adlon, ce qui provoqua un certain retard et donna naissance au bruit que le gouvernement n'avait pas tenu sa promesse. Ce fait prouve la nervosité qui règne ici.

La réponse allemande à la commission des réparations ne contient guère d'autres propositions que la demande du cabinet de Berlin à la commission des réparations de l'aider à obtenir un petit emprunt extérieur pour stabiliser le mark. Il est question de 500 millions de marks or.

« L'Allemagne a besoin, dit ce mémoire, de reprendre confiance en elle-même. En l'état actuel des choses toutes les ordonnances contre la spéculation resteront sans effet si l'étranger n'accorde pas de crédit à l'Allemagne. »

La commission se réunira demain en séance plénière pour examiner ces propositions. Il est probable qu'aucune décision ne sera prise à Berlin. Le public allemand reste pessimiste, car la commission des réparations réserve son jugement. Mardi elle entendra le gouvernement allemand sur la question du charbon et mercredi, suivant toutes prévisions, sur celle du bois.

Son séjour à Berlin se prolongera-t-il au delà de mercredi ?

Deux ou trois membres de la commission sont allés hier visiter Potsdam. Ce petit déplacement a été utilisé par la *Deutsche Tages Zeitung* pour lancer le bruit suivant lequel la commission des réparations avait quitté définitivement Berlin.

DERNIÈRE HEURE

A DOORN

L'EX-KAISER A ÉPOUSÉ LA PRINCESSE DE REUSS

La cérémonie s'est déroulée hier matin suivant le protocole qui avait été prévu.

LA HAYE, 5 novembre. — Les mesures prises à Doorn par la maréchaussée néerlandaise, pour assurer le secret absolu des cérémonies qui se sont déroulées à l'intérieur du château, ont été si excessives que les témoins eux-mêmes sont entrés dans le parc par une petite porte dérobée.

A la grande porte qui surmontait un drapeau aux couleurs de Hohenzollern, noir et blanc, s'est présenté un délégué du parti national allemand nommé Mathot, porteur d'une lettre pour l'ex-empereur et une gerbe de fleurs.

Ce zélé sujet de Guillaume s'est vu refuser l'accès du château, au grand amusement de la foule des curieux.

La cérémonie

Ce matin, à 9 h. 30, l'ex-kaiser s'est rendu à l'édifice situé près de l'entrée du château où la princesse Hermine était déjà présente. Guillaume s'est entretenu pendant une demi-heure avec elle, puis le couple s'est rendu au château pour déjeuner.

Au dehors, le service d'ordre très sévère était assuré par la maréchaussée et empêchait les curieux, surtout les journalistes et les photographes, d'approcher.

Vers 11 heures, le notaire a donné lecture du contrat de mariage et des conditions matrimoniales ; l'ex-kaiser et la princesse se sont rendus ensuite dans une autre aile du château où les témoins, le bourgmestre et le secrétaire de la municipalité de Doorn les attendaient. L'ex-kaiser a présenté sa fiancée aux assistants.

A droite de la princesse ont pris place comme témoins : MM. le comte von Linden, van Sandenburg, le comte Bentinck, Van zuilenstein, le comte von der Goltz, le docteur Kan, fonctionnaire ministériel néerlandais.

A côté de l'ex-kaiser se tenaient MM. Jochheer, Vandenbosch, le bourgmestre d'Amerongen, l'ex-capitaine von Ilsemann, tous en uniforme.

Le fiancé était en petite tenue de campagne avec le casque à pointe et le grand cordon de l'ordre de Saint-Jean-de-Malte.

La fiancée portait une toilette de velours mauve, un chapeau noir avec une aigrette de héron, un collier de bijoux en couleurs et une fourrure d'hermine blanche.

Le comte von Linden et le comte Schimmelpennick portent l'uniforme de chambellans de la reine.

La cérémonie civile commence par la déclaration faite par le bourgmestre qu'il n'y a pas d'opposition au mariage. Puis s'adressant à l'ex-kaiser, en allemand, le bourgmestre lui pose la question d'usage en donnant à l'ex-kaiser et à sa fiancée leurs titres officiels.

— Votre Majesté Guillaume-Frédéric-Victor-Albert, empereur-roi Guillaume II, reconnaissez-vous prendre pour épouse Son Altesse Sérénissime la princesse Hermine de Reuss ?

— Ja ! répond l'ex-kaiser en faisant un geste affirmatif de la tête.

— Altesse Sérénissime, princesse Hermine de Reuss, reconnaissez-vous prendre pour époux Guillaume-Frédéric-Victor-Albert, empereur et roi Guillaume II ?

Après l'acquiescement de la princesse, le bourgmestre procéda à la lecture des articles du code en hollandais, puis en allemand. Pour la formalité des signatures, l'ex-kaiser signa « Guillaume II » et la mariée « princesse de Reuss ». Dans son allocution le bourgmestre appela les mariés « Vos Majestés ».

Les témoins quittèrent ensuite la salle en laissant les mariés seuls un instant. Le kronprinz, coiffé d'un kolback en astrakan, monte dans la première auto avec le prince Henri, frère de l'empereur.

La cérémonie religieuse

On s'est rendu ensuite au château, dans le vestibule duquel devait avoir lieu la consécration religieuse. L'ex-kaiser et la princesse ont pris place dans une automobile qui s'est arrêtée devant le pont donnant accès au château. Près du pont, se tenaient deux laquais qui conduisirent le couple jusqu'au vestibule où des places leur avaient été réservées.

A côté de la princesse, était assise sa fille, âgée de trois ans. Un autel avait été dressé. Il était recouvert d'une nappe rouge entre deux candélabres qui encadraient un crucifix d'argent.

Le docteur Vogel, prédicateur de la cour de Potsdam, a prié les assistants d'entonner le psaume : « Jésus, précédez-nous sur le chemin de la vie », puis il a prononcé une allocution disant qu'un jour joyeux était arrivé, rappelant que la princesse avait quitté son foyer pour venir consoler le kaiser dans sa solitude.

Lecture a été donnée ensuite de la formule de mariage allemande à laquelle les époux ont répondu : « Oui ». Puis eut lieu l'échange des anneaux de mariage.

Les nouveaux mariés se sont agenouillés sur un prie-Dieu devant l'autel tandis que le docteur Vogel les bénissait.

L'ex-kaiser et la nouvelle mariée, laquelle tenait son enfant par la main, se sont rendus dans une salle voisine où les hôtes hollandais ont félicité le couple.

Dans cette salle, étaient amoncelées les fleurs envoyées à l'occasion du mariage, parmi lesquelles celles envoyées par la reine et le gouverneur de la province d'Utrecht.

Le cadeau de noce offert par l'ex-kaiser à son épouse consiste en un coffret en argent contenant des objets de toilette en argent.

Les journalistes et les photographes avaient espéré faire le voyage de retour en avion en partant du camp d'aviation voisin de Soesterberg. Mais les autorités hollandaises, craignant que les avions ne survolent le parc et le château, ont donné l'ordre d'empêcher tout départ.

Les premiers invités, dont le comte von der Goltz, en tenue de général allemand ; le comte Linden de Sandenburg et M. Kan, secrétaire général au ministère de l'Intérieur, sont arrivés entre 10 et 11 heures.

A 13 heures, tout semblait terminé et M. Kan a été le premier à quitter le château.

La nouvelle résidence de l'ex-roi Constantin

LONDRES, 5 novembre. — Les journaux publient une dépêche de Doorn selon laquelle l'ex-roi Constantin habitera aux environs de cette ville, dans la villa Moushergen.

Lors de la dernière visite que l'ex-reine a faite à son frère, elle aurait vu la propriété et l'aurait immédiatement retenue.

CÉRÉMONIE FRANCO-AMÉRICAINE

A LA MÉMOIRE DES ENFANTS DU MISSOURI TOMBÉS SUR LE FRONT DE L'ARGONNE

On a inauguré, hier, à Choppy (Meuse), un monument pour rappeler l'héroïsme des soldats américains qui, en 1918, s'élancèrent à l'attaque de Montfaucon.

VERDUN, 5 novembre. — La petite commune de Choppy (Meuse), d'où s'élancèrent en 1918, à l'assaut de Montfaucon, les admirables soldats du Missouri, a reçu, ce matin, la visite d'une foule de pèlerins américains et français venus de tous les côtés de la région pour assister à l'inauguration du monument aux enfants du Missouri tombés sur le front d'Argonne.

Ce monument, œuvre d'une artiste américaine, mistress Nancy Han, est d'une interprétation fine et délicate. Il représente une victoire élevant d'une main une palme et de l'autre une couronne de lauriers. Sur le socle sont gravés ces mots : « Erigé par l'Etat de Missouri à la mémoire de ses fils morts en France, pour l'humanité, pendant la Grande Guerre », un médaillon porte gravé : « Ils nous vivront ; divisés, nous mourrons ».

A 15 heures, l'arrivée des autorités et des délégations des deux pays était achevée. Du côté américain, se trouvaient le colonel Mayes James, représentant l'ambassadeur des Etats-Unis ; M. Francis Jacques, délégué de la Légion américaine ; la statuaire mistress Nancy Han, accompagnée de son mari et de nombreuses autres personnalités américaines, et une compagnie du 351e régiment d'infanterie de Coblenze ; miss Sibley, de la Croix-Rouge américaine à Verdun, etc...

Du côté français, étaient présents : le maréchal Joffre ; le général Boichut, représentant le général de Lardemelle ; le colonel Calmel, du 120e régiment d'infanterie, à Stenay ; M. Desjardin, sous-préfet de Verdun ; une compagnie du 120e régiment d'infanterie, avec son drapeau ; le maire de Choppy, M. Barthélemy, etc.

La cérémonie a commencé à 15 heures par l'exécution de *la Marseillaise* et de l'hymne américain, que les assistants ont écoutés avec recueillement.

Le délégué de la Légion américaine, après d'autres orateurs, a pris la parole et a flétri la propagande insidieuse de l'Allemagne pour détacher les sentiments d'amitié qui unissent la France et l'Amérique.

Le colonel Mayes James a lu un télégramme de l'ambassadeur des Etats-Unis et a prononcé un discours.

Le maréchal Joffre a dit son émotion de se trouver devant ce monument élevé à la mémoire de valeureux soldats qu'il considère comme ses enfants.

Les sonneries françaises « Aux champs » et les sonneries américaines du « Recueillement » se sont fait entendre alternativement.

La cérémonie, touchante par son caractère de fraternité et de douleur commune entre les deux peuples de France et d'Amérique, a pris fin vers 16 h. 30.

LA CONFÉRENCE FINANCIÈRE DE BRUXELLES

MM. Poincaré et Bonar Law se rencontreraient prochainement

LONDRES, 5 novembre. — Les renseignements émanant de milieux anglais informés confirment que le gouvernement britannique prendrait l'initiative de proposer un entretien entre M. Poincaré et M. Bonar Law avant la conférence financière qui doit se réunir à Bruxelles, le 5 décembre.

Aucune date ni aucun lieu de réunion n'ont encore été fixés, mais, en tout cas, une entrevue entre les deux premiers ministres britannique et français ne pourrait avoir lieu qu'après les élections générales anglaises.

Un ministre belge abandonne son portefeuille

BRUXELLES, 5 novembre. — M. Leclère, nommé tout récemment ministre des Sciences et des Arts, vient de faire savoir à M. Theunis qu'il ne pourrait continuer à assumer cette charge, sa santé ne le lui permettant pas.

Dimanche dernier, M. Leclère, qui assistait à la manifestation en l'honneur de Camille Lemonnier, a pris froid, contractant un commencement de bronchite qui le force à prendre deux mois de repos dans un pays ensoleillé.

Un cyclone dévaste Naples

NAPLES, 5 novembre. — Un cyclone d'une violence inaccoutumée a dévasté pendant cette heures consécutives la ville de Naples.

Certains points de la ville ont été sérieusement endommagés. Il y a eu, de différents côtés, des accidents graves. Ainsi, sur un point de la cité, les pompiers étant accourus pour essayer de sauver des habitants particulièrement éprouvés, la maison qu'ils évacuaient et qui menaçait ruine, s'écroula soudain sur eux. Onze furent tués et quatre blessés.

Une bagarre dans un débit à Vaugirard

Dans un débit du boulevard de Vaugirard, au numéro 41, on dansait samedi soir. L'homme orchestre — toute la musique de cette — attaquait une valse, lorsqu'une querelle éclata entre les consommateurs danseurs. La patron mit l'un des perturbateurs à la porte, tandis que survenaient les agents Henri Chanel, Noël Thérée et Gilbert, qu'on était allé chercher. Mais les amis de l'expulsé entreprirent de défendre leur camarade. Il y eut une bagarre, au cours de laquelle l'agent Chanel fut grièvement blessé. D'autres gardiens de la paix arrivèrent à la rescousse et arrêtèrent Etienne Canapin, dix-neuf ans, fumiste, 72, rue Victor-Hugo, à Levallois ; Joseph Le Bris, vingt-quatre ans, et Julien Yven, dix-neuf ans, deux à Boulogne, et Gaston Ledrivon, vingt-deux ans, ajusteur, rue des Quatre-Chemins, à Bois-Colombes. Etienne Canapin était porteur d'un pistolet automatique. Tous sont au Dépôt.

Accidents d'auto

M. Felix Nord-Scribe, vingt-trois ans, attaché à l'ambassade d'Italie, passant à motocyclette avenue d'Iéna, fut renversé par un taxi-auto, 31, avenue des Champs-Elysées. Il a été transporté à Beaujon.

EN ITALIE

M. MUSSOLINI CONFÈRE AVEC LE COMTE SFORZA

On pense généralement que l'ambassadeur présidera la délégation italienne à Lausanne.

ROME, 5 novembre. — Le comte Sforza, ambassadeur d'Italie à Paris, qui est arrivé à Rome hier soir, a eu aujourd'hui un long entretien avec M. Mussolini.

Aucun communiqué n'a encore été publié à ce sujet, mais, dans les milieux politiques, on pense généralement que le comte Sforza présidera la délégation italienne à la conférence de Lausanne.

Prochaine entrevue Mussolini-Nintchitch

MILAN, 5 novembre. — Le *Corriere della Sera* dit apprendre de Belgrade que M. Mussolini et M. Nintchitch, ministre des Affaires étrangères yougoslave, auraient prochainement une entrevue, au cours de laquelle toutes les questions intéressant les deux pays, et particulièrement le problème de la Dalmatie, seraient examinées.

Un télégramme de M. Jaspar à M. Mussolini

BRUXELLES, 5 novembre. — Le ministre des Affaires étrangères a répondu en ces termes au télégramme de M. Mussolini, qui lui est parvenu hier :

Monsieur Mussolini, président du Conseil, Rome.

Je vous remercie du cordial témoignage de sympathie que vous voulez bien apporter au gouvernement belge. Les liens d'une amitié ancienne semblent unissent nos deux pays. De fréquentes épreuves souffertes ensemble les ont présemment fortifiés et la visite récente de nos souverains à Rome comme à Bruxelles en est une incontestable manifestation. Comme le gouvernement italien, le gouvernement belge est profondément pénétré de la nécessité de maintenir entre les nations nouvelles des sacrifices communs et si généreusement consentis qui doivent la victoire, une collaboration étroite qui seule peut leur en assurer les fruits.

JASPAR.

UN DISCOURS DE M. REIBEL AU BANQUET DU PARTI RÉPUBLICAIN

MARSEILLE, 5 novembre. — Le banquet de clôture du congrès du parti républicain, démocratique et social, a eu lieu à midi, sous la présidence de M. Nouleins, ancien ministre, assisté de MM. Reibel, ministre des Régions libérées et Tailhan, préfet des Bouches-du-Rhône.

Quatre cents convives y assistaient, parmi lesquels un nombreux parlementaires.

Au dessert, des discours ont été prononcés par MM. Thimon, préfet, qui a porté un toast très applaudi au président de la République ; Cauve, président du comité de Marseille, Régis Vidal, Pierro, conseillers généraux, Calmel, président de la fédération de la Gironde, Arnaud, Hubert Giraud, député des Bouches-du-Rhône, Mollard, Lafarge, députés de la Corrèze, Lecoda, ancien ministre, Nouleins et Reibel.

Dans son discours, M. Nouleins a passé en revue les questions qui s'imposent à l'attention du parti. Il a terminé par un appel à la concorde et à l'union dans la tradition républicaine, conformément aux aspirations démocratiques pour amener le triomphe du parti aux prochaines élections.

M. Reibel, qui a pris la parole au nom du gouvernement, a fait tout d'abord son admiration pour les efforts accomplis par le congrès pour étudier les importants problèmes qui intéressent l'avenir du pays.

Examinant la question de composition du parti politique, le ministre a poursuivi :

« Mais comment lui pas nécessaire de grouper les citoyens suivant leurs affinités autour de quelques principes généraux et directeurs, qui formeront leur patrimoine d'idées communes et qui constitueront tout naturellement les points de repère des partis ?

Aussi est-on pu dire que : « Sans partis politiques solidement constitués autour de quelques idées d'importance supérieure, un pays perd sa force vitale, s'épuise et s'atrophie. »

Ayant montré le danger que constitue pour les démocraties le trop grand développement des partis extrêmes, M. Reibel a invité ses auditeurs à écouter les leçons de l'histoire, afin de mieux comprendre les devoirs impérieux qui nous lient.

— Il ne saurait se concevoir, messieurs, plus sage règle de vie que cette vieille formule qui est vôtre, formule dénuée peut-être, toute toujours pleine de sens et de bon sens : « Ni réaction ni révolution ». Elle permet de réunir dans un même faisceau et pour une action commune, tous ceux qui, également soucieux du respect des lois de la République et de la sécurité de l'Etat, sont résolument décidés à ne faire aucune concession aux doctrines collectivistes.

En terminant, le ministre a passé en revue le programme de relèvement économique de la France, l'assainissement de la situation financière et l'obtention des paiements de réparations.

— Ces réparations, le gouvernement est fermement résolu à les exiger. Il ne méconnaît pas les difficultés de la situation dans laquelle se trouve l'Allemagne ; mais il ne saurait admettre que cette situation — volontaire ou involontaire — nous soit toujours opposée pour éluder des obligations régulièrement imposées. Il saurait, au contraire, poursuivre le recouvrement de ses créances par tous les moyens et sous toutes les formes qui paraîtront devoir conduire à des résultats positifs.

Déplacements ministériels

M. Strauss à Saint-Omer

SAINT-OMER, 5 novembre. — M. Strauss, ministre de l'Hygiène, est venu aujourd'hui à Saint-Omer, accompagné de son chef de cabinet.

Il était assisté de M. Ribot, sénateur, ancien président du Conseil ; de M. Lefebvre du Prey, député, ancien ministre de l'Agriculture ; du préfet du Pas-de-Calais et du recteur de l'Université de Lille.

Il a visité successivement la bibliothèque populaire dont on fêtait le cinquantième anniversaire, le dispensaire antituberculeux, les habitations à bon marché, les jardins ouvriers et les salles de chirurgie de l'hôpital Saint-Louis.

M. Sarraut à Castelsarrasin

MONTAUBAN, 5 novembre. — M. Albert Sarraut, ministre des Colonies, a inauguré ce soir, à Castelsarrasin, un monument aux morts de cette ville.

M. Maurice Sarraut, sénateur, les parlementaires du département, le préfet, les délégués des associations de mutilés et de combattants étaient présents.

M. Albert Sarraut a rappelé le sacrifice et exalté l'héroïsme des soldats de la Grande Guerre.

Le ministre des Colonies et M. Maurice Sarraut sont repartis ce soir pour Paris.

LES CONTES D'"EXCELSIOR"

LA NOUVELLE CHAMBRE

par CHARLES-HENRY HIRSCH

Aux visions atroces de la guerre, dans sa jeune tête aux yeux morts, avait succédé le souvenir de la chambre où il avait grandi — retrouvée, enfin, la même, calme, avec toutes ses choses, son odeur, sa température selon l'époque de l'année ou le moment du jour.

Elle lui tenait le prudent et doux langage d'une vieille amie, afin d'éloigner de sa mémoire les ans rouges et les longs, les interminables mois d'hôpital. Il savait la place des meubles, celle de chaque objet, sa forme, sa matière, sa couleur aussi. Il n'étonnait plus les clairvoyants par la précaution de ses doigts s'il palpait une statuette, le cadre, le verre d'une photographie, d'une gravure ou d'un dessin. Maintes fois, il avait expliqué son plaisir intense de reconnaître le grain de son Dalpeyrat vert d'amande, au col hardi, que contourne un corps de femme. Il lui semblait « toucher » son heureux passé, au contact de ce vase, pour l'avoir vu, à cinq ans, à huit, à dix-neuf ; puis, lorsque la « perme » le tirait, pour une semaine, des hideurs monstrueuses.

Il préférait surtout parcourir, à tâtons, la pendulette italienne, aux aiguilles immobiles sur le cadran bombé, qui décorait la cheminée. Avec ses guirlandes de roses, ses deux colombes, son Amour aux ailerons épais, une pièce du pire goût ; mais, fabriquée d'un albâtre nuageux qui avait, naguère, comme un éternel sorbet, tenté sa gourmandise de petit bonhomme prêt à manger ce qui lui semble beau.

Une joie, peut-être la plus profonde, lui venait d'un Diax aux précieuses d'émail : le caresser aiguisait en lui la vue de l'âme. Quand la surface peinte glissait sous ses phalangettes, leur sensibilité d'antenne le faisait « voir », intérieurement, les rousseurs d'or d'une Irondaison, les échappées bleues du ciel, le carmin pur d'une corne de toit, la plume blanche d'un chapeau, son frêne gris de perle, le satin au rose acidulé, si rare, presque lilas, d'une robe à paniers, et sa cassure nette, tout près du bord que soulève une pointe de soulier dépassant l'étoffe, de l'étincelle d'un reflet, du moins qu'il faille pour évoquer la justice rendue à Cendrillon.

Séparé du monde, il avait gagné peu à peu un esprit de poète, à son insu. Ses livres Braille, les meilleurs, ne l'emportaient jamais aussi loin de son amère privation que la découverte d'un infime détail de sa chambre reconstituée, en sa mémoire, telle qu'à la lumière pour lui bornée à d'immémoriales différences. Il savait se mettre dans un pondrouant du soleil et, plus tard, en tâter le rayon sur le mur, le nuire, de ses paumes, de ses doigts, jusqu'à l'évasion, par la fenêtre, de la tache lumineuse.

— Je ne m'ennuie jamais, Margot.

Il pouvait répondre cela aux questions de sa petite sœur, sa vraie confidente plutôt que le père ou la mère, parce qu'elle tendait vers l'avenir avec impatience, par l'imagination, — presque pas encore par le cœur.

Un matin, arrivée en coup de vent, elle jeta, dès la porte, à l'aveugle, la nouvelle qui le contentait follement :

— Ça y est, Paul ! On va déménager ! Maman a trouvé un appartement très chic ! Je pourrai aller au lycée sans la barbe d'y être conduite ! Ma chambre sera à côté de la tienne !

Elle continua, mobile et volubile autour de Paul songeur. La bavarde l'étourdissait, d'une musique allègre, ponctuée d'applaudissements subits, de piétinements, de prestes sauts de joie. Rapides, les syllabes piquaient l'air, y éparpillaient des miettes d'espoir. C'était une farandole de projets, tels que leur course à la vie peut enivrer la cervelle d'une fillette saine, robuste, qui bouscule le présent, tant elle aspire à demain, de toutes ses forces !

— Je voudrais déjà y être ! termina-t-elle.

Il la laissa aller, sujet à une foule d'impressions. Vagues, pressantes, elles sollicitaient son analyse. Une cigarette allumée, il la déposa presque à l'instant, pour se concentrer. Son attention se dispersa, sous le charme de l'intimité rassurée du silence. Il devina la venue d'un rayon de soleil, à une tiédeur imperceptible, sauf à lui-même. Il changea de place. Baigné de la coulée de lumière, un livre aux mains, il le tenta, — n'en ayant pas frôlé une demi-page, — pour revoir, inspiré par sa chambre d'enfance et de jeunesse, un printemps, tel été, des automnes d'autrefois, et les graves hivers sur la craquante forêt noire et blanche, tendue d'un immense dais rouge, à la chute du jour, quand les sangliers sortaient des bauges, partagés entre la peur et la soif, flairant la mare et craignant l'homme.

***

La joie de Margot chantait au nouveau foyer. Les parents se louaient du cadre seul. Tout s'y exposait mieux, en valeur. La bahut à ferrures, sacrifié là-bas, dans l'antichambre sombre, enorgueillissait, ici, la galerie claire de son bois au ton rouard, sculpté de grappes, de rosaces, de festons. On pouvait jouir des Théodule Ribot, si longtemps sacrifiés à cause d'un éclairage parcimonieux. Le salon en rotonde avait haute apparence, digne de l'aubusson ancien, de la table signée dont M. de La Popelinière avait consolidé l'ornementation. Le fumoir, au lieu d'un réduit, était une véritable pièce. Le divan de cuir, les larges fauteuils bas, les sièges pour les réunions de bridge ne s'y entassaient plus, comme chez le marchand.

Il fallait guider Paul. On disait : « Il s'habituera. » La mère, qui avait montré une tardive inquiétude, se rassurait en rassurant autrui :

— Il aime beaucoup sa chambre.

Elle lui tenait compagnie sur le balcon.

— Qu'on respire bien, Paul !... Et ce bon parfum des feuilles ! admirait-elle.

Il acquiesçait à cet enthousiasme, — battu de la tristesse, par longues vagues monotones. Très vite, il s'accoutuma aux couloirs, aux portes, à l'emplacement du mobilier. Chez lui, on avait autant que possible reconstitué l'ordonnance des bibelots sur la commode, la cheminée et l'étagère. Il attirait la petite Margot, s'il avait entendu qu'elle fût chez elle, et, avidement, il la questionnait, à propos d'un détail, d'une importance capitale pour lui.

— Mon pauvre grand, ce que tu devrais manniaque ! C'est pas pour te le reprocher, mais tu t'attaches à des riens ! protesta la fillette.

Les murs nouveaux le cernaient de solitude. Le jour, entre eux, lui était étranger ; les choses, muettes. Il ne goûtait plus ce plaisir vif de la forme peu à peu révélée, de la couleur sensible d'après les reliefs de la peinture ou du grès. La chasse aux souvenirs lassait sa mémoire. Ses mains « voyantes » s'irritaient d'interroger dans la fièvre. La vanité de ces attouchements, timides comme une prière d'innocent à des juges impassibles, le dépossédait du seul lien à la vie qu'il eût gardé.

Nul des êtres qui l'aiment et ont l'habitude de la plaindre, ne l'a compris lorsque sa mière appelait à l'aide leur dévouement, jusqu'à un effort de l'intelligence. Il croyait, la nuit, avoir découvert les mots qui leur exposeraient sa détresse. Les merveilleuses paroles, quand il les prononçait, toute vertu s'en était évanouie : une impalpable cendre, elles s'étaient que cela et n'émouvaient personne. On essayait de le calmer, s'il claquait des dents, terrifié de se sentir choir vers la ténèbre absolue du néant.

— Neurasthénie, diagnostiqua un médecin.

L'aveugle le renvoya, violemment, avec ses conseils, — l'âme éperdue de rouler à l'abîme noir, vide, silencieux.

Alors une sorte de froid délire le fit se retranchir dans sa chambre, y vivre toutes les heures, en solitaire farouche. Il délaissa ses livres. Les pouces pesant sur ses orbites, il fatiguait sa pensée à la poursuite des images parties qui l'avaient consolé ; et il recourait au toucher, enfin, pour s'obtenir que la glorification...

La mère s'alarma :

— Explique-toi, mon enfant ! Ton père ni moi ne pouvons deviner... Qu'est-ce que tu as ? Nous t'avons donné, de grand cœur, la plus belle chambre de l'appartement... Tout t'y échappe, dis-tu ?... Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Elle le berçait, qui se taisait, en larmes, obsédé, l'idée fixe en lui, de ces lignes, de ces couleurs qu'il ne se représentait plus. Excédé tout à coup, il la saisit aux épaules et, brusquement, lui souffla au visage qu'il voulait mourir.

— Mon chéri ! Fais-toi ! Ne dis pas ça !

Il le hurla, déchaîné, frappant son front où les tableaux de mort, d'agonie, de flammes, de terres éventrées, venaient de reparaître.

Charles-Henry HIRSCH.

L'élection municipale du quartier de la Santé

Voici les résultats du scrutin de ballottage pour l'élection municipale du quartier de la Santé :

Inscrits : 2.817 ; votants : 1.910.
Blancs et nuls : 30.

Ont obtenu :
MM. Marty, communiste..... 1.073 voix.
Mouillot, républicain..... 807 voix.

Marty n'étant pas éligible, le résultat de cette élection sera sans doute annulé.

LE TEMPS QU'IL FAIT ET LE TEMPS QU'IL FERA

DERNIERS RENSEIGNEMENTS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA SOIRÉE

SITUATION GÉNÉRALE LE 5 NOVEMBRE, A 18 HEURES

[illegible]

PRÉVISIONS POUR LA JOURNÉE DU 6 NOVEMBRE

1° Pour la région parisienne. — [illegible]

2° Pour la France. — [illegible]

PRÉVISIONS POUR LE 7 NOVEMBRE

[illegible]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France